

XIII

LA SYLLEPSE

Il est un cas particulier de l'emploi des mécanismes de la métaphore et de la métonymie qui mérite de retenir l'attention ; c'est celui de la syllepse, « figure par laquelle un mot est employé à la fois au propre et au figuré » (Littré).

DUMARSAIS, qui l'appelle « syllepse oratoire », pour la distinguer de la syllepse des grammairiens, « figure de grammaire, par laquelle le discours répond plutôt à notre pensée qu'aux règles grammaticales » (*Dictionnaire de l'Académie*, 4^e éd.), la définit ainsi : « La syllepse oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l'un au propre, l'autre au figuré » (*Traité des tropes*, II, 11). Tous les exemples qu'il cite sont des syllepses de métaphore, puisqu'il s'agit du cumul par le même terme du sens propre et du sens métaphorique, comme dans le vers de Racine :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

Le mot « feux » désigne à la fois au sens propre les incendies allumés par Pyrrhus lors de la prise de Troie et au sens figuré sa passion pour Andromaque.

C'est sans doute chez FONTANIER que l'on trouve la meilleure définition de la syllepse : « Les tropes mixtes, qu'on appelle syllepses, consistent à prendre un même mot tout à la fois dans deux sens différents ». Mais on peut se demander si la restriction qui l'accompagne est totalement justifiée : « l'un primitif ou censé tel, mais toujours du moins propre ; et l'autre figuré ou censé tel, s'il ne l'est pas toujours en effet ; ce qui a lieu par métonymie, par synecdoque, ou par métaphore ». La simultanéité de deux significations distinctes du même mot n'implique pas nécessairement l'opposition entre sens propre et sens figuré.

Si les exemples de syllepse de métaphore que commente FONTANIER illustrent très exactement sa définition, il n'en va pas de même dans les développements qu'il consacre à la syllepse de métonymie et à la syl-

lepse de synecdoque. On ne peut pas dire qu'il y ait une syllepse dans le vers qu'il choisit pour son premier exemple et qu'il commente ainsi :

Rome n'est plus dans *Rome*, elle est toute où je suis.

Cette *Rome*, qui n'est plus dans *Rome*, ce n'est pas la Rome ville, la Rome assemblage de divers édifices, mais c'est la Rome peuple, c'est la Rome république, si on peut le dire ; ce sont les habitants, les citoyens de Rome, ce sont les Romains ; *sens figuré* et *métonymie* du contenant. Cette *Rome* où la première n'est plus, c'est la ville même de Rome, considérée en tant que ville, et en tant que telle ville, plutôt que telle autre : *sens propre*.

Il y aurait syllepse si le mot *Rome* avait en même temps, dans le même emploi, les deux significations ; ce n'est pas le cas dans l'exemple allégué : le premier emploi de *Rome* a la signification métonymique, à l'exclusion du sens propre, et le second le sens propre, à l'exclusion du sens métonymique. Si l'on veut voir ici une figure, on peut parler de répétition polysémique, certainement pas de syllepse.

On pourrait se demander, en constatant que DUMARSAIS parle des seules syllepses de métaphore, et que les exemples cités par FONTANIER pour la métonymie et la synecdoque ne sont pas de véritables syllepses, si la relation métonymique est effectivement compatible avec le mécanisme de la syllepse, et si la présence chez FONTANIER de développements consacrés aux syllepses de métonymie et de synecdoque ne relève pas d'une recherche excessive de la symétrie dans la construction de son système des « Figures du discours ». En fait, les syllepses de métonymie existent bien. Elles sont plus rares et peut-être moins frappantes que les syllepses de métaphore, mais notre littérature en offre de très nombreux exemples, même à l'époque classique, témoin ce passage du *Dom Juan* de Molière (acte I, sc. 1) :

Si bien donc, cher Gusman, que Dona Elvire, ta maîtresse, surprise de votre départ, s'est mise en campagne après nous, et son *cœur*, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici.

C'est le *cœur*, sinon au sens propre, du moins dans le sens dérivé fortement lexicalisé par lequel le lexème désigne habituellement au xvii^e siècle la sensibilité, le siège des sentiments, que Dom Juan « a su toucher trop fortement », mais c'est par une synecdoque de la partie pour le tout que le même mot *cœur* désigne Dona Elvire, puisque c'est elle-même, et non son cœur, qui vient chercher le mari infidèle. En toute

rigueur, ce n'est d'ailleurs pas le rapport de sens métonymique à sens propre qui lie les deux significations simultanées, mais le rapport entre deux relations métonymiques différentes.

Ce n'est pas seulement à la métaphore et à la métonymie qu'il faut recourir pour expliquer les faits de syllepse. En effet, il arrive assez souvent que la syllepse soit associée au zeugme, ce qui fait dire que ces deux figures sont très proches. Ainsi, dans le vers de Victor Hugo :

Vêtu de probité candide et de lin blanc,

le mot *vêtu* prend à la fois deux significations : sens figuré avec « probité candide » et sens propre avec « lin blanc » ; c'est donc une syllepse. Mais on peut aussi expliquer le vers par l'absence de la répétition du mot *vêtu*. Par rapport à « vêtu de probité candide et vêtu de lin blanc », le vers de Hugo présente un zeugme. FONTANIER range à juste titre le zeugme parmi les « figures de construction » ou de syntaxe, et le définit ainsi :

Le *Zeugme* consiste à supprimer dans une partie du discours, proposition ou complément de proposition, des mots exprimés dans une autre partie, et à rendre par conséquent la première de ces parties dépendante de la seconde, tant pour la plénitude du sens, que pour la plénitude même de l'expression.

Le zeugme, que l'on pourrait définir plus économiquement comme une ellipse de répétition, n'est plus senti comme figure dans la plupart des cas. Si les premiers éditeurs des *Pensées* de Pascal ont corrigé « Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes ni aux anges » en « ... qu'il est égal aux bêtes ni qu'il est égal aux anges », c'est qu'ils y voyaient un zeugme excessivement audacieux ; aujourd'hui, c'est la formulation de Pascal qui nous semble la plus normale. Mais, si les seuls zeugmes que nous sentons encore sont, à quelques exceptions près, ceux qui servent à présenter des syllepses, il faut se garder de confondre la figure de syntaxe avec la figure de signification qui la rend à la fois possible et perceptible.

Le lien si souvent constaté entre la syllepse et le zeugme ne touche donc pas à la nature même de la syllepse. Sans doute, la syllepse en zeugme est plus adaptée au cumul de significations séparées par des différences relevant de la sémantique combinatoire, des différences classématiques, qu'à la combinaison sous un même signifiant de différences proprement componentielles ou sémiques ; mais il n'est pas certain que cette distinction soit constamment respectée, et il peut arriver que l'opposition soit plus formelle que sémantique entre les deux types de présentation de la syllepse.

Malgré tout ce qu'affirme la tradition rhétorique, le lien de la syllepse avec la métaphore et la métonymie n'est qu'accidentel. Pour qu'il y ait

syllepse, il suffit qu'il y ait polysémie du terme employé ; la métaphore et la métonymie ne sont que des cas particuliers de polysémie, mais on peut en trouver d'autres. Les tercets de « La Belle Egiptienne » de Scudéry nous en offrent au moins deux exemples :

Sorciere sans demons, qui predis l'advenir ;
Qui regardant la main, nous viens entretenir ;
Et qui charmes nos sens d'une aimable imposture ;

Tu parois peu sçavante en l'art de deviner ;
Mais sans t'amuser plus à la bonne aventure,
Sombre divinité, tu nous la peux donner.

Charmer signifie « tromper » par rapport au charlatanisme qui est inhérent à la profession de diseuse de bonne aventure, et « être agréable à » par rapport à la beauté de la jeune femme. Au XVII^e siècle, ces deux significations peuvent être considérées aussi bien l'une que l'autre comme des sens propres : c'est un cas banal de polysémie. Quant à *la bonne aventure*, il faut comprendre à la fois comme l'expression lexicalisée qui signifie « l'avenir qu'on lit dans les lignes de la main » et comme l'aventure amoureuse que le poète attend de la belle Egyptienne.

On ne peut expliquer ici le mécanisme de la syllepse que par l'existence de deux isotopies entrecroisées, celle que caractérise le mot « aimable » et celle de l'« imposture », les faits de syllepse se présentant comme les points de contact entre les isotopies.

La syllepse, en confiant au même signifiant un double rôle de signification, nécessite du producteur du message une attention particulière à la forme du message. Qu'elle prenne place dans une œuvre littéraire ou qu'elle reste au niveau du calembour, elle se rattache à la fonction poétique du langage. On pourrait même se demander si elle n'est pas la marque de la prédominance de la fonction poétique, au même titre que « la projection de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison » (JAKOBSON). Son rôle est évidemment limité dans la communication ordinaire, où l'existence simultanée de deux isotopies ne se conçoit guère à moins d'une répartition entre les interlocuteurs, chacun d'eux ayant sa propre isotopie, et la distinction des isotopies produisant le quiproquo. En revanche, sa fréquence augmente avec le degré d'attention porté au message lui-même, et s'accompagne le plus souvent d'une utilisation subtile de la métonymie ou de la métaphore.

Bien loin d'être liée à la nature des processus métaphorique et métonymique, la syllepse n'est pas un mécanisme limité à l'activité du langage. Il est possible d'obtenir des syllepses musicales ou graphiques. On en trouve un bon exemple dans l'affiche de la Prévention routière où les

phares d'une voiture servent d'yeux à un visage : un même signifiant, la paire de taches de couleurs, prend simultanément deux significations, l'une par rapport au dessin de la voiture, l'autre par rapport au dessin du visage. Il est même des représentations picturales qui ne sont que des syllepses globales, comme ces paysages qu'il suffit de retourner pour y voir un portrait.

Il était sans doute utile de parler ici de la syllepse, ne fût-ce que pour montrer qu'elle fait souvent appel aux mécanismes de la métonymie et de la métaphore. Mais il ne faut pas la considérer comme un procédé réservé au langage ; plutôt qu'une figure sémantique, c'est véritablement, dans le sens le plus complet, une figure sémiologique.